Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 3 (1912)

Artikel: Quelques livres nouveaux pour l'enseignement du français
Autor: Mercier, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-109404

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques livres nouveaux pour l'enseignement du français.

« Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.»

« Des contes ! » s'exclama une paysanne que j'interrogeais dans un canton reculé de la Haute-Savoie, « j'en sais plus d'une pouchée (plein un sac) ; j'en aurais d'ici à l'hiver prochain !... » Les femmes sont meilleures conteuses que les hommes. En passant par leur bouche vieille ou jeune, le récit prend je ne sais quelle grâce qu'on ne retrouve pas chez les hommes. Les frères Grimm ont dû à des femmes leurs plus originales versions. C'est une femme encore, miss Sara Cone Bryant, de New-York, qui, dans un livre pieusement dédié à sa mère, « la plus charmante des conteuses », librement traduit et avec agrément par Mme Elisée Escande, vient nous dire : « *Comment raconter des histoires à nos enfants* [1]. »

Cet ouvrage peut intéresser tous ceux qui enseignent ou, pour mieux dire, quiconque aime les enfants. Il plaira aux amis du merveilleux et des traditions populaires ; il rassurera les timorés qui se demandent si *le Cochon récalcitrant*, l'*Histoire de Ratapon*, ou celle de *la petite princesse Ratonne*, conviennent à un local scolaire. Peut-être même que miss Bryant convertira ces gens, plus nombreux qu'on ne le pense, « qui ont découvert que les fées étaient imaginaires et qui ne peuvent les souffrir, tandis qu'ils croient au guano, lequel n'a rien d'imaginaire. » Et, s'il est vrai que la parole agréable, forte, touchante ou comique ait une vertu communicative, si bien parler c'est se préparer à bien écrire, pourquoi l'Ecole,

[1] Paris, Fernand-Nathan, s. d.

qui ne doit négliger aucun moyen utile, ne ferait-elle pas une plus large place à l'histoire racontée?

L'auteur nous dit ses débuts, ses tâtonnements et enfin ses très heureuses expériences et ses succès, non seulement auprès des bambins, mais dans des asiles, des sociétés, des clubs, de grands instituts aux Etats-Unis. Je ne crois pas que son livre puisse susciter de modernes aèdes, des trouvères, des Minnesænger : il faut avoir déjà l'étincelle. Mais il contient de bons conseils, de fines remarques, des renseignements, et l'amour des petits.

Pourquoi une histoire racontée est-elle plus attrayante qu'une histoire lue, — quelle est sa portée éducative, — quelles sont les qualités nécessaires au récit oral, — comment on adapte, comment on raccourcit une trop longue histoire, comment on amplifie une histoire trop courte — autant de matières dûment traitées. Les maîtres et les maîtresses, en proie à la turbulence de nos « classes gardiennes », trouveraient de nombreuses suggestions et de nouvelles ressources dans les pages consacrées aux exercices de répétition, à la dramatisation des histoires, au découpage (planches à l'appui) des silhouettes de leurs héros, etc...

Très justement, miss Bryant exige que l'histoire racontée soit d'abord un plaisir, une œuvre d'art. Tout le reste sera donné par surcroît. Disséquer l'histoire, en tirer une moralité, c'est se servir de la Vénus de Milo pour faire une démonstration anatomique. La pédagogie a tant souffert et souffre tant encore du récit piteusement didactique et moralisant, qu'on est ravi de pareilles déclarations. La conteuse proscrit d'autre part le jargon enfantin, le ton édifiant et mièvre. Il est ridicule de dénaturer sa voix, aussi bien pour des petits que pour des grands auditeurs. Sous le nom d'histoires, on comprendra, en outre, des récits de la vie réelle, des anecdotes, des traits biographiques, des actes d'héroïsme, etc. Mais, avec raison, miss Bryant puise surtout dans les contes. Car ils ont tout ce qui plaît aux enfants : action continuelle, rapidité, simplicité teintée de mystère, charme de la répétition. Quand revient, comme chez Homère, l'épithète ornante, quand, pour la troisième fois, retentit la menace : « Vous serez tous hachés menu comme chair à pâté », l'esprit des jeunes se réjouit. Ils éprouvent une satisfaction analogue à

celle que produisent sur une grande personne les notes familières et aimées d'un air connu au milieu d'un long programme de musique moderne, à dissonances inusitées. Soudain, les nerfs se détendent, on jouit sans effort : « Je connais cela, je l'ai déjà entendu. »

Bien choisi, le conte donne aux enfants les vérités élémentaires de la loi morale ; sans qu'ils s'en doutent, au travers de la poésie et des images, il leur apporte un peu de l'expérience humaine. « La jeune fille aimable et bonne laissait tomber une fleur à chaque parole ; sa sœur, dont le cœur était plein de mauvaises pensées, ne crachait que des crapauds et des vipères. » Cela est plus vrai que la vérité.

Trente récits variés (mythologiques, bibliques, féeriques,) et une bonne bibliographie, complétée pour la France par la traductrice, ferment le volume. J'ajouterai qu'en pays de langue française on ignore trop tout ce que notre folklore recèle de jolies histoires, de légendes captivantes, de drôleries et même de science imagée. Il serait désirable que, continuant l'œuvre de miss Bryant, un érudit, ami de l'enfance, livrât aux Ecoles quelque part de ces richesses perdues dans les revues et les collections savantes des traditionnistes [1].

En attendant, lisons et racontons Perrault, Grimm, Andersen surtout, si peu connu hélas ! dans nos écoles primaires. Lisons et racontons de beaux contes en vers et en prose, qui donnent à rire et à pleurer, qui aident à imaginer, à sentir, à aimer.

« Bien voir d'abord le réel, le sentir
et le rendre ensuite avec sincérité. »

Une intéressante et toujours plus nombreuse cohorte d'instituteurs et de professeurs de France s'est mise depuis plusieurs années à renouveler l'*Enseignement du français* [2]. Sous ce titre, l'éditeur F. Alcan a réuni des leçons professées à l'Ecole des Hautes études sociales, de 1909 à 1910. Ces conférences parlent de l'Ecole primaire et de la Sorbonne, on y a

[1] Par exemple dans les *Archives suisses des traditions populaires*, Bâle, 8, Augustinergasse, ou dans la collection *Les Littératures populaires*. Paris, Maisonneuve.

[2] Paris, F. Alcan, 1911.

souci des petits comme des licenciés ; elles s'occupent d'orthographe, de syntaxe, de lecture expliquée, elles discutent de la part respective des grands siècles littéraires. Bref, c'est un inventaire indispensable, un véritable bilan.

Ces messieurs laissent entrer dans les classes, les livres et les devoirs, l'air du dehors, les voix de la nature et des hommes. Ils veulent qu'au degré élémentaire s'accordent et collaborent intimement la grammaire, la lecture, la composition, que s'harmonisent, en une méthode souple, la logique, l'observation, la fantaisie.

Parmi ces pédagogues, MM. A. Weil et E. Chénin, dans *le Français de nos enfants*[1], nous présentent une série de petits devoirs faits en général en classe par des élèves de dix à douze ans, puis un véritable et original cours de composition, basé sur l'observation de la réalité, nature, vie ou cœur. Les auteurs rappellent avec un soupir ou avec malice certains des « vieux sujets » qui leur furent donnés dans leur enfance et qui, paraît-il, ont encore quelque vogue. Si l'on n'invite plus de malheureux écoliers à imaginer l'*Arrivée du cheval Pégase dans un marché de Normandie*, ou à composer le *Dialogue du Nuage et du Rocher*, on continue pourtant à demander une *Eruption de volcan*, les *Souvenirs d'un vieux Loup* ou les *Impressions d'un scaphandrier descendant au fond de la mer*. Pas commode non plus ce devoir inattendu : *Descente dans une houillère. Raconter ses impressions. Bien diviser les divers moments du voyage.* Les heureux de la nouvelle génération ne nous montrent plus un *Annibal passant les Alpes*, les *Funérailles de Chéops*, ou un *Régulus se dévouant*. Ils nous entretiennent des bêtes : chiens, chats, oiseaux, chevaux, bœufs. «Si jamais vous allez à Gondecourt, un petit village dans le Nord, entrez dans le cabaret qui se trouve près de la gare. Là, tout en buvant un verre de bière, dites un peu : « Ratata ». Aussitôt, vous verrez venir un beau chat, d'âge moyen, courbant le dos... Ratata a le poil si blanc, si long, si touffu, si vaporeux, qu'il donne envie d'y plonger la main, tant il est doux à l'œil. »

Ils décrivent la classe, les camarades, leur famille ; ils accompagnent même leurs travaux de dessins ! « Ma petite

[1] Toulouse, Privat ; Paris, Didier 1911. (Bibliothèque des parents et des maîtres.)

sœur s'appelle Germaine. Elle a sept ans... De loin, aves son manteau de fourrure, elle ressemble un peu à un gros caniche. » — « Le cousin Pierre a un très gros défaut : il est menteur. Sa collection de timbres est magnifique : quatre mille ! mais il ne veut jamais les compter devant moi... »

Ces sujets-là ne mènent sûrement pas au verbalisme. La vie intérieure, les bons souvenirs, les petits chagrins, les grandes douleurs fournissent d'autres thèmes. Par des indications appropriées, MM. Weil et Chénin s'efforçent de développer la pitié pour les humbles ; ils veulent aussi que, selon le mot d'Anatole France, l'enfant ait humé l'air de la rue pour sentir que la loi du travail est divine et qu'il faut que chacun fasse sa tâche en ce monde.

Pour nous, Suisses romands, qui, avouons-le, n'avons guère souffert dans nos écoles des « matières » invraisemblables, la troisième partie de ce livre, l'enseignement de la composition par l'image est la plus neuve et la plus instructive. L'expérience personnelle de l'enfant reste limitée. La vie, l'humanité, la nature le dépassent de toutes parts. Pour saisir cette réalité, recourons à l'image ; montrons-la lui et qu'il traduise exactement sa vision, qu'il dise sincèrement son impression. Il faut, cela va de soi, faire entre les images un choix judicieux. Voici des listes : on nous recommande des affiches, des éditeurs. Nous pourrions y joindre sans scrupule national les adresses de maisons d'Allemagne, de Belgique et d'Angleterre qui, parfois, font mieux et à meilleur marché. Il n'est pas question de tableaux encyclopédiques où l'on se préoccupe de rassembler le plus grand nombre possible d'êtres et de choses, de ces mortelles *Quatre Saisons* qui servent à acquérir quelques mots d'allemand. Non ; pour l'expression et la composition, il faut sortir du magasin des accessoires et faire appel à la collaboration de l'Art, il faut des images *artistiques*. On lira avec intérêt, dans MM. Weil et Chénin, les résultats obtenus, les descriptions ingénues, les impressions charmantes et fraîches auxquelles ont donné lieu quelques-unes des vingt reproductions de tableaux annexées au texte. Ah ! si le français de nos enfants pouvait ressembler à celui de ces enfants !..

« Ce pays a besoin d'un grand bain de réalisme. »

L'an dernier, j'ai analysé brièvement ici même[1] la première partie de la remarquable méthode publiée par MM. Rudler et Berthonneau. Le second volume vient de paraître. Après *le Français par l'observation sensible,* nous avons *le Français par l'observation réfléchie*[2], en attendant *le Français par la raison et la science.* On le voit, c'est tout un plan de formation de l'esprit. Le chemin est bon, les guides sont sûrs. Qu'on ne se laisse pas tromper chez nous par le titre imprimé sur la couverture : *Enseignement primaire supérieur.* Des classes déjà avancées de Collèges et de Gymnases pourraient se servir de cette méthode avec un profit considérable. Un utilitarisme de bon aloi a présidé au choix des morceaux qui sont empruntés aux classiques et surtout aux modernes, et qui restent caractéristiques, même signés de noms moins connus. Dans cette seconde année, l'observation est complétée et étendue ; on voit de mieux en mieux le côté social et psychologique des choses. Et les sensations emmagasinées doivent se terminer en *réflexions.* Pour y parvenir, les auteurs font précéder leurs morceaux de *Directions* si intéressantes, si pressantes, ils les font suivre de *Commentaires* si détaillés et de *Devoirs* si vivants, que, semble-t-il, l'esprit le plus engourdi doit sortir de sa léthargie et, nouveau Descartes, vraiment « réfléchir aux exercices auxquels on s'occupe dans les Ecoles ». Tour à tour les lecteurs réfléchissent à la vocation, aux métiers, aux physionomies, aux types, aux caractères, aux qualités et aux défauts, aux fêtes, à la vie sociale en général, aux drames de la vie.

Pour mieux faire saisir la valeur du livre, je donnerai quelques exemples. Soit le chapitre général : *Costumes, manières, usages.* Voici trois genres d'exercices. 1° *Examen du costume et des manières chez des individus appartenant aux diverses classes de la société.* Quel costume ? quelle coiffure ? quel pantalon ? quelles chaussures ? Un col repassé ou un col

[1] Annnaire de 1911, p. 200.

[2] Rudler et Berthonneau. *Le Français par l'observation réfléchie.* Paris, Juven, 1911.

plat, ou pas de col du tout? Une cravate ou non? Un parapluie ou un manteau, ou un capuchon? etc. — Manière de marcher? Manière de manger, de boire? etc. — 2° *Recherche des relations entre ces costumes et ces manières, et les métiers et professions dans lesquels on les rencontre.* Le bourgeron, la veste, la cotte, la blouse, le veston, la redingote, la jaquette, l'habit... répondent-ils à des exigences particulières aux métiers ou aux professions qui les portent? — Recherchez si certaines manières ne correspondent point à certains costumes; par exemple, à table, l'ouvrier en bourgeron tient-il sa fourchette et sa cuiller comme le bourgeois en redingote, etc., etc. — 3° Enfin *recherche de l'influence du costume sur l'esprit et le caractère.* C'est à l'*uniforme* surtout qu'on a attribué cette influence. Cherchez de ce côté, sans négliger les autres. L'uniforme non habituel change-t-il la démarche et l'expression? Votre « âme » de la semaine et votre « âme » des dimanches? Si le costume influe sur l'intelligence et le caractère des hommes, en quoi? et comment? En bien ou en mal? Ou les deux?

J'ai fortement abrégé tout ce questionnaire, si précis, si lumineux. Qui n'en voit la portée éducative, la portée philosophique?

Voici maintenant une lettre de Mme de Sévigné qui, à la date du 27 mars 1680, a pensé pleurer en voyant les dégâts que son dissipateur de fils a faits à sa terre du Buron. Pour ses besoins d'argent, il a donné les derniers coups de cognée aux plus vieux bois du monde. — Voici, d'autre part, un récit moderne emprunté à Gabriel Maurière. Le père Poireau a voulu faire « estruire » son fils. Mais celui-ci échoue partout et ne réussit qu'à dépenser morceau par morceau la fortune de son père. C'est fait. Le bois aussi a été vendu. — Là-dessus, questionnaire-devoirs : 1° La marquise de Sévigné et le père Poireau n'éprouvent pas, devant le même spectacle, le même sentiment : pourquoi? 2° Définissez leurs deux sentiments et leurs deux arts, leurs sources, leurs nuances, leurs différences. Pour lequel des deux avez-vous le plus de sympathie? Pourquoi? — 3° Avez-vous éprouvé devant ce spectacle d'autres sentiments encore que Mme de Sévigné et le père Poireau? Lesquels?

Bains de réalisme, bains de réflexion. Souhaitons à nos élèves de s'y tremper fréquemment. Salutaire hygiène! Eux aussi en ont grand besoin.

L'art du maître, c'est d'adapter l'enseignement aux personnes enseignées.

Cette formule caractérise très bien le *Livre du Maître*[1] que MM. Brunot et Bony viennent d'adjoindre à leur méthode de langue française. J'ai déjà signalé ici cette méthode[2]. Les deux principes essentiels en sont : 1° le *procédé inductif* qui consiste à extraire les règles de l'observation des faits, au lieu de déduire l'exemple de la règle ; c'est appliquer à l'enseignement la méthode employée pour les recherches scientifiques. — 2° *L'ordre combiné*. Le but étant d'apprendre la langue et non la grammaire, on groupera, autour d'idées générales, divers enseignements (grammaire, vocabulaire, lecture, rédaction, etc.), pour montrer la solidarité qui les relie, au lieu de les isoler et de les fractionner en classifications plus ou moins artificielles.

Cette méthode rompt avec beaucoup de préjugés et de traditions; elle exige de nouveaux procédés, d'autres vues de l'esprit. Le *Livre du Maître* les enseigne. Ce n'est pas l'ordinaire Livre du Maître qui, pour un franc cinquante de plus, remplace par des participes, des mots et des accords convenables les tirets et les points de suspension du livre de l'élève. Outre le corrigé des devoirs, le lecteur reçoit des conseils pratiques, des directions pédagogiques touchant non seulement la grammaire, mais l'art d'écrire, la psychologie, etc. En fermant le livre, on est sorti d'une excellente école normale.

« Le baccalauréat, c'est la première épreuve de la vie. »

Ce cliché (nous n'avons qu'à remplacer chez nous baccalauréat par examen de maturité) est la source profonde d'où sortent bien des livres scolaires français. Car il en faut pour se préparer à la redoutable épreuve. Laissons les mémentos destinés au candidat en détresse, aux regards anxieux de l'ouvrier de la onzième heure. Les ouvrages qui suivent valent

[1] Brunot et Bony. *Méthode de langue française. Troisième livre. Maître.* Paris, Colin, 1911.

[2] *Annuaire* de 1910, p. 102.

beaucoup mieux que cela. Tout de même ils se ressentent plus ou moins de la hantise du baccalauréat...

M. G. Pellissier, après avoir donné, il y a trois ans, un premier volume de lectures classiques : *Le XVIIe siècle par les textes*[1], nous en présente un second relatif au XVIIIe siècle et conçu d'après le même plan[2]. Ces pages, surtout celles du XVIIe siècle, sont des compléments. On a laissé de côté les œuvres inscrites au programme... au fameux et sacré programme ! L'intention est louable : il s'agit d'étendre les lectures toujours trop restreintes des jeunes gens et de leur fournir des passages typiques, sinon toujours les plus belles pages. Attirés par les illustrations documentaires nombreuses et bien choisies, les élèves mordront-ils à l'appât ? Je le voudrais. Le volume sur le XVIIIe siècle, où, à la différence du précédent, les grands écrivains occupent une large place, me paraît, avec l'aide du professeur, très propre à remplacer le cours d'histoire littéraire *ex cathedra*, tombé, comme on sait, dans le décri.

M. J. Bézard, déjà connu par son Journal d'un professeur dans une classe de seconde au lycée Hoche[3], l'a fait suivre d'un compact Journal de la Première. Il y déploie de grandes qualités pour faire, au moyen des sujets de devoirs, des corrections, des discussions, tout un cours de rhétorique et d'histoire littéraire[4]. C'est ingénieux, mais forcé aussi. Les cadres sont artificiels souvent. Le bateau est chargé à craquer. Car M. Bézard, en pédagogue consciencieux, s'est cru obligé de voir *tous* les auteurs du programme. N'empêche qu'il n'y ait d'heureuses idées à moissonner. Je signale, par exemple, en cette année du bi-centenaire de la naissance de Rousseau, l'étude et l'explication d'une page de la *Nouvelle Héloïse*, la description des deux rives du lac entre Clarens et Meillerie, bien que, par étourderie, M. Bézard (ou l'un de ses élèves) y parle de la République du libre canton de Vaud, en 1761 !

M. Roustan, se conformant, lui aussi, aux plus récentes

[1] Paris, Delagrave, 1908.

[2] *Le XVIIIe siècle par les textes*, par G. Pellissier. Paris, Delagrave, 1911.

[3] Voir *Annuaire* 1910, p. 91.

[4] J. Bézard. *De la méthode littéraire*. Paris, Vuibert. 1911.

instructions ministérielles sur l'enseignement du français, publie chez Delagrave un *Précis d'explication française* (*Méthodes et applications*). Cet ouvrage gagnerait à être condensé. Il ne saurait remplacer l'analogue dû à M. Rudler : *l'Explication française*[1]. Autrefois, le fantassin apprenait la charge en douze temps. M. Roustan, lui, distingue jusqu'à six temps dans l'explication. Tel qu'il est, ce livre mérite d'être étudié. De bons exemples (Joinville, Ronsard, Montaigne, Lamartine, Flaubert, etc.) sont joints à la théorie. Toutefois, on se demande si certaines subtilités ne sont pas pour décourager les futurs bacheliers, à moins que ce ne soit décidément un « Livre du maître ». Vingt et une lignes de la *Nouvelle Héloïse* exigent vingt et une pages de commentaires ! Dans ce texte (paysage de montagne), M. Roustan découvre mille choses, entre autres un vers léonin, un « finale » orchestré de façon que les divers éléments de la synthèse ne présentent aucune confusion! Qu'eût dit de tout cela le Promeneur solitaire ? Heureux le candidat qui, simplement, aime la montagne ! Pour une fois, son fruste commentaire l'emportera sur la prodigieuse virtuosité de M. Roustan.

En latin « legere » signifie « lire » et signifie « cueillir. »

Ceci, c'est M. Faguet qui nous le rappelle à propos dans son dernier ouvrage : *l'Art de lire* (Paris, Hachette, 1912). Cet art de lire n'est pas, comme celui de Legouvé, l'art de lire à haute voix, mais l'art de lire pour soi, avec son intelligence, sa raison critique, son cœur. Les livres sont variés : il y a les livres d'idées, les livres de sentiment, les pièces de théâtre, les poètes, les mauvais auteurs, les écrivains obscurs. De ceux-ci M. Faguet dit au chapitre VI : « Ces auteurs jouissent d'une très grande réputation. Ils ont un ban et un arrière-ban d'admirateurs. Le ban est composé de ceux qui prétendent les entendre, l'arrière-ban de ceux qui n'osent pas dire qu'ils ne les comprennent pas, et qui, sans les lire, déclarent qu'ils sont exquis. Ceux du premier ban sont tout à fait fanatiques, leur admiration étant faite de l'admiration qu'ils

[1] *Annuaire*, 1911, p. 208.

ont pour leur intelligence et du mépris qu'ils font de l'inintelligence d'autrui... » Après la poudre scolaire et l'espèce d'ennui et de tristesse qui se dégage des manuels d'examens, il est plaisant de se promener par ces onze chapitres où pétillent quelques paradoxes, où le bon sens l'emporte, où de malicieuses remarques faites avec un joli nonchaloir, excitent l'esprit. Le chapitre IX : *La lecture des critiques*, est tout spéciament du ressort des pédagogues.

Lisons donc, pédagogues, mes frères, mais choisissons, cueillons avec délicatesse ; cueillons les plus belles idées, les plus beaux récits, les plus beaux dialogues qui aient germé dans l'esprit humain.

Henri MERCIER,
Doyen de la Section classique du Collège de Genève.